

et comme le grand seigneur organise tout son sérail par ses lois ottomanes nous nous vîmes tout à coup organisés par notre célèbre imprimerie qui du matin au soir nous marquoit avec ses beaux caractères les lois de l'égalité et celles de la liberté ainsi que tous les ouvriers furent mis en ouvrages les uns à graver des timbres pour remplir les coffres de la justice, les autres à fabriquer des nouvelles mesures pour entasser l'or et l'argent dans de vastes cassettes. » Comme il s'obstine à reprocher au régime républicain l'exécution de Louis XVI et de la reine, on a l'impression qu'il avait eu des relations avec des émigrés français avant la capitulation.

Vers cette époque, Merjai qui demeurait alors seul avec une servante reçut la visite d'un parent de St-Rémy. Lors d'une promenade à Eich, celui-ci lui proposa un mariage avec une jeune fille de Rochefort qui était émigrée en Rhénanie, mais qui reviendrait bientôt au pays natal. Ayant reçu le 8 septembre 1795 de nouvelles informations sur elle, il se mit en route le 11. Antoine Marqué, ancien procureur du couvent récemment supprimé de St-Rémy et son cousin François Merjai l'introduisirent dans la famille. Mais au lieu de voir Guillemine Jaquet, Merjai voyait toujours en face de lui la belle Charlotte de Mannheim. Le 17 septembre après le dîner, il discuta ses projets d'avenir avec la mère de la jeune fille ; le résultat de sa démarche fut nul, mais Merjai oublia bientôt son dépit amoureux. En retournant à Luxembourg, il visita en détail avec son cousin les abbayes de St-Rémy et de St-Hubert où il résida chez PONCELET, ami de son compagnon. Il avait visité cette dernière abbaye déjà en 1781. Quand il arriva à Luxembourg le 23 septembre, il était malgré tout très content de son excursion.

Peut-être Merjai fut-il emprisonné quelque temps par les autorités républicaines, puisqu'il dit qu'après sa « délivrance faite et opérée par la République française », il fit le 19 juillet 1797 une excursion au château de Preisch qui venait de passer des héritiers d'un seigneur français dans les mains du baron van den Broeck de Bruxelles, un ancien ami de son père. Désirant revoir d'autres amis d'autrefois, il partit le 11 juin 1800 de Luxembourg par Ste-Marie pour Florenville où demeuraient les deux frères GILSON. Les bons religieux qui se sentaient aussi dépayés dans le nouvel ordre des choses que Merjai lui firent un accueil plutôt froid, leur servante tenait la clef de la cave sous bonne garde. Aussi les quitta-t-il le lendemain pour aller revoir à Virton un ancien ami, le recollet Jérôme d'ESTENAY, très érudit en musique et en dessin. La belle église des religieux était dévastée ; Merjai regretta particulièrement une superbe chaire, soutenue par une statue de Samson déchirant la gueule du lion. Un habitant de la ville lui fit don de quelques monnaies romaines ; il apprit à son grand regret qu'une belle collection numismatique du curé avait été dispersée par les troupes républicaines. A Habay-la-Vieille, il alla voir un de ses parents de Longwy qui y avait épousé une des plus belles et des plus riches filles de la région. Il fut invité aussi par l'industriel d'ANETHAN de la Trapperie. Dans l'église d'Habay-la-Neuve, il copia plusieurs épi-